

Bureau Aurélie

Université Libre de Bruxelles

## **Intégration des femmes et de leurs textes dans le monde du livre québécois**

### **Résumé**

Ce chapitre s'articule principalement en deux parties. La première vise, après quelques brefs rappels concernant le féminisme, à une mise en contexte du rapport de la femme à la culture imprimée au sein du champ littéraire québécois. Nous verrons que cette relation de la femme et du livre a été fortement empêchée par le poids d'une tradition patriarcale que le féminisme tentera d'enrayer. Nous visualiserons historiquement la production littéraire des femmes entre 1900 et 1960 à l'aide de graphiques. Cela nous permettra d'une part de constater la difficulté rencontrée par les femmes quant à l'édition de leurs manuscrits en comparaison à la place occupée par la production masculine et, d'autre part, établir des comparaisons du type avant/après les prises de conscience féministe des années soixante-dix et les conséquences qui en découleront par la suite. Nous évoquerons alors brièvement les divers organes féministes institués à partir des années soixante-dix au sein du champ littéraire québécois afin de contribuer à l'inscription des femmes et de leurs textes dans cet espace. Nous espérons ainsi mettre en évidence quelques-unes des conséquences du féminisme par rapport à la circulation et à la diffusion des écritures au féminin au Québec.

La seconde partie de cette recherche consiste en une description d'une notion-clé dans les écrits de femmes de l'époque : la plurivocalité. Après avoir défini celle-ci, nous aborderons son élément déclencheur ainsi que les effets de celle-ci au niveau des techniques d'écriture utilisées lors de la rédaction des livres. Nous achèverons cet article par trois exemples d'états que les livres ont pu prendre sous la plume des femmes. En effet, ceux-ci

sont devenus des objets métaphorisés : tantôt porte-voix, tantôt journaux intimes voire même de véritables réseaux sociaux avant l'heure.

## *Le féminisme*

Si l'on s'en tient aux propos de Yasmine Ergas dans le volume consacré au XX<sup>e</sup> siècle de l'*Histoire des femmes en Occident*, le féminisme est l'emblème de l'affirmation des femmes par elles-mêmes. En tentant de donner une définition du féminisme, nous avons été confrontée, tout comme elle, à la vision réductrice offerte par les dictionnaires (Ergas, 2002 : 667 et 672). Ainsi, le *Dictionnaire de l'Académie française* note qu'il s'agit d'un nom masculin du XIX<sup>e</sup> siècle, formé sur le radical du latin *femina*, et le qualifie dans les termes suivants : « [m]ouvement revendicatif ayant pour objet la reconnaissance ou l'extension des droits de la femme dans la société. » Bien que correcte, cette explication demeure largement insuffisante en comparaison avec le mouvement. Il est donc nécessaire de contextualiser historiquement celui-ci.

Dans *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Maria Nengeh Mensah dresse une généalogie des diverses vagues féministes au Québec qui semble cohérente. La première s'étend du XIX<sup>e</sup> jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle et vise à une égalité entre hommes et femmes via des revendications telles que le droit de vote des femmes et leur reconnaissance en tant que citoyennes. En effet, la femme à l'époque est exclue de toutes les sphères, si ce n'est celle du privé (Mensah, 2005 : 13). La situation évolue cependant différemment si on se trouve dans le milieu anglophone ou francophone. Ce dernier, très asservi au catholicisme, voit d'un mauvais œil la remise en question du rôle de la femme en tant que mère et épouse. Cela constituera un véritable frein dans les étapes à franchir pour se libérer. Au sein de l'espace anglophone (protestant) par contre, les initiatives naissent et les modifications se réalisent visiblement plus rapidement (Frédéric, 2005 : 12-13).

La seconde vague de féministes, qui se situe du milieu des années soixante et pendant les années soixante-dix, se dressera contre le système patriarcal et contre les atteintes faites aux femmes. De là apparaîtra une pluralité de courants ayant pour préoccupation centrale les

femmes (Mensah, 2005 : 13-14). Percevoir le féminisme comme un bloc rigide, uniforme et linéaire, est une vision simpliste et complètement erronée. Il est traversé par des courants divers et variables. Le féminisme est donc multiforme et ses variations présentent des revendications différentes car leurs conceptions des inégalités divergent, notamment concernant leur regard sur les relations entre homme et femme. Tout ceci est intimement lié au contexte historique : les courants émergent dans des circonstances et des endroits variables mais peuvent se croiser, voire s'interpénétrer.

Enfin, la troisième vague qui voit le jour dans les années quatre-vingts s'oriente vers une autre forme d'hybridité. Elle n'est plus seulement liée à la multiplicité des mouvements qui forment le féminisme, mais elle est marquée par une prise de conscience que l'oppression faite aux femmes varie selon chacune, en fonction du contexte (Mensah, 2005 : 14). Cela ne sera pas sans conséquences sur la génération de féministes qui suivra. Majoritairement, celles qui viendront après la vague militante se placeront en état de rupture par rapport à leurs aînées. Cela s'applique également aux écrivaines.

Maria Nengeh Mensah souligne à cet égard les propos d'Astrid Henry qui considère que le refus d'identification à la seconde vague permet aux plus jeunes de façonner un féminisme qui leur est propre et leur ressemble. Ainsi, cette « dés-identification » par rapport au mouvement passé et la redéfinition d'une autre forme de féminisme ont permis aux jeunes femmes de passer outre le discours « je ne suis pas féministe, mais... » pour se diriger vers « je suis féministe... et pas tout à fait comme toi » (Mensah, 2005 : 12). Il est clair qu'à partir des années quatre-vingt, le terme « féministe » a été de moins en moins assumé par les femmes, lesquelles ont préféré se dire « féminines ».

Toutefois, même si la troisième vague est en état de rupture par rapport à la précédente et se voit obligée de reformer un autre féminisme plus en accord avec son moi profond afin de pouvoir s'identifier, s'y reconnaître, on ne peut nier le legs considérable

transmis par les générations antérieures de femmes féministes. Il existe bel et bien une continuité, même si celle-ci est marquée par le changement, notamment au niveau d'une action plus individuelle des femmes dans leur quotidien. Ce qui, par ailleurs, leur vaudra une critique de la part des générations précédentes. Cependant, on trouve toujours à l'heure actuelle des réunions, des collectifs et d'autres groupes de femmes qui se rassemblent pour partager leurs aspirations (Mensah, 2005 : 46).

Un concept qui paraît adapté pour qualifier cette vague contemporaine est celui de « métaféminisme », qui a été établi par Lori Saint-Martin. Les écrits dits « métaféministes » des nouvelles écrivaines demeurent enracinés dans une perspective féministe tout en tentant d'aller au-delà de celle-ci et intègrent, de ce fait, d'autres problématiques que celles liées à la condition de la femme (Saint-Martin, 1982 : 83).

Parmi les diverses variations du mouvement féministe, certaines auront des conséquences majeures au niveau du processus éditorial, ce qui permettra l'intégration des femmes et de leurs écrits au sein du champ littéraire au Québec.

#### *A. Situation des femmes et de leurs relations à la culture imprimée*

Il semble important, dans un premier temps, de situer historiquement la position de la femme vis-à-vis de la culture de l'imprimé dans la société canadienne afin de comprendre les difficultés auxquelles elle a été confrontée au niveau de la diffusion des écrits.

Dans sa contribution à l'*Histoire du livre et de l'imprimé au Canada* Carole Gerson dépeint la participation des femmes comme étant un système pyramidal. Notons qu'elle décrit dans son article le statut des femmes depuis la colonisation jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, ce modèle reste valable au-delà du XIX<sup>e</sup> siècle. A la base, elle situe les milliers de femmes anonymes, disséminées sur l'ensemble du territoire canadien, qui assurent le rôle de gardienne de la langue française et de la culture. L'Église catholique confère aux mères le devoir d'instruire leur progéniture. Elles enseignent tant la lecture que l'écriture, aussi bien

dans leur cuisine, que dans des salles de classe ou encore au sein d'organisations religieuses (Gerson, 2004 : 376). La majorité des lectures à l'époque est d'ordre religieux et les premiers imprimés qui sortent de ce cadre - visant particulièrement un lectorat féminin - seront des ouvrages pragmatiques tels que des livres de cuisine, des textes donnant des informations commerciales sur les commodités de la vie ou encore traitant des services d'entretien (Gerson, 2004 : 378). Soulignons toutefois que le taux d'alphabétisation est inférieur chez la femme que chez l'homme. Seules les jeunes filles riches bénéficient dans les couvents d'une formation intense (Gerson, 2004 : 377). Il n'y aura de réelles avancées en matière d'éducation des filles que vers le milieu des années 1960, notamment avec la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec (plus couramment appelée le « rapport Parent »).

Si l'on revient à la description proposée par Carole Gerson, le centre de la pyramide est composé par les femmes qui s'inscrivent dans la sphère des métiers et du commerce du livre. Pour le plus grand nombre de cas, il est question de veuves qui, à la mort de leur époux, reprennent les activités du défunt. En règle générale, les affaires ne tardent pas à péricliter, à une exception près, le cas de Sophia Dalton qui sera éditrice à Toronto durant huit ans (Gerson, 2004 : 379).

Enfin, ce sont les auteures qui siègent au sommet de ce système pyramidal. Il s'agit de femmes qui possèdent les moyens de publier leurs textes, qui se sont armées d'une grande détermination et qui ont du temps à consacrer à la pratique littéraire. Cependant, la publication de certains écrits se fera seulement des siècles plus tard lorsque le statut de documents historiques leur aura été accordé (Gerson, 2004 : 379). Carole Gerson achève son analyse du rapport des femmes écrivains à l'imprimé jusqu'au XX<sup>e</sup> sur ce constat cinglant :

[...] si elles parvinrent alors à une certaine réputation en tant qu'auteures et traductrices de fiction, de poésie, de mémoires et de récits de voyageurs, elles n'aborderont pas les genres nobles que sont l'histoire, le sermon, la science, le droit et d'autres formes de littérature sérieuse (Gerson, 2004 : 383).

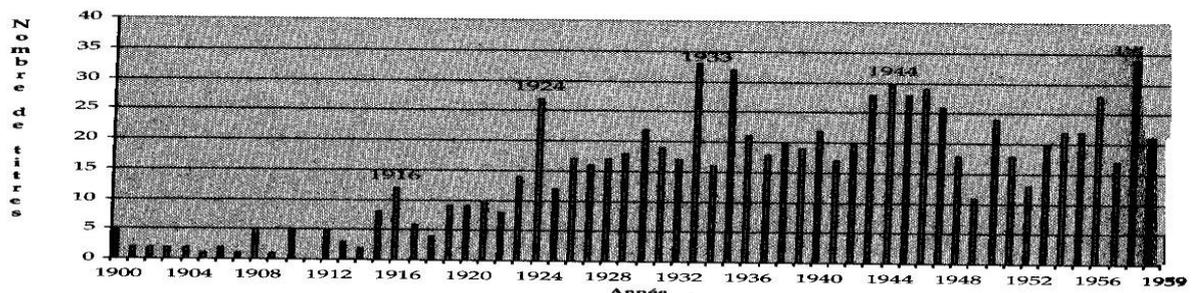
Les écrivaines restent relativement peu nombreuses. Dans la société de l'époque, la femme est encore confinée dans son rôle de religieuse ou de mère et d'épouse. En effet, comme l'a démontré Pierre Bourdieu dans *La domination masculine*, elle est un objet d'échange, par l'intermédiaire du mariage, passant du père à l'époux (Bourdieu, 1998 : 66). L'indépendance économique sera un facteur clé dans l'émancipation de la femme par rapport au système patriarcal, autonomie qu'elle pourra acquérir grâce à son éducation. Le rapport Parent, qui vise à réformer l'enseignement au Québec, aura des conséquences sur le statut des jeunes filles. Cette étude y attache en effet une certaine importance. L'extrait suivant témoigne de la perspective progressiste en faveur d'une plus grande équité homme/femme : « L'éducation de la jeune fille devra dorénavant être envisagée en fonction des besoins de la société de l'avenir. Il faut prévoir que le Québec, comme bien d'autres pays, accordera à la femme un statut en tout égal à celui de l'homme » (Parent, 1965 : 76-77). Cette recherche prend en considération l'évolution de la position de la femme tant au niveau social, politique, qu'économique. Elle remarque que de nombreuses femmes travaillent avant et après leur mariage et que l'accession des filles à l'enseignement a largement augmenté de par son caractère gratuit. La scolarisation ne touchera donc plus uniquement les jeunes filles riches (Boisclair, 2004 : 30-31). Assurément, cette enquête, du fait qu'elle souligne et appuie certaines tendances, jouera véritablement un rôle dans l'amélioration de l'accès scolaire quel que soit le sexe de l'élève. Du même coup, cela sera également favorable aux femmes qui se destinent à l'écriture et qui recevront leur formation dans les établissements scolaires (Boisclair, 2004 : 33 et 74).

Les femmes qui deviennent écrivaines doivent bénéficier d'une aisance financière et cela perdurera jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Lucie Robert a également mis en évidence un autre facteur déterminant dans la carrière littéraire d'une femme : la présence dans l'entourage d'un proche écrivain. Ce sera le cas d'auteures célèbres telles Laure Conan, Anne

Hébert, Germaine Guèvremont, etc. (Boisclair, 2004 : 75-76). La question de la maternité entre aussi en ligne de compte. Nombreuses sont les femmes de lettres qui feront le choix de ne pas se marier ni d'avoir d'enfant (Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais, et à nouveau, Anne Hébert et Laure Conan) (Boisclair, 2004 : 76-78). De manière synthétique, Isabelle Boisclair résume de la manière suivante les conditions dans lesquelles devait se trouver une femme, avant 1960, si elle voulait se consacrer à l'écriture : « ... être née dans une famille aisée, vivre au sein d'un milieu cultivé, dans une société où la scolarisation était faible, et rester célibataire » (Boisclair, 2004 : 79).

### B. La production littéraire féminine au Québec de 1900 à 1960

Afin de davantage visualiser la position de la femme par rapport à la culture imprimée au Québec avant la seconde vague féministe, nous exposerons ci-dessous quelques graphiques issus de l'ouvrage *Ouvrir la voie/x – Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec* d'Isabelle Boisclair qui nous permettront de constater la proportion d'écrivaines qui furent éditées et comparer celle-ci à la production masculine. Ceci nous aidera à déterminer les causes de ce qui s'instituera par la suite dans le champ littéraire québécois. Le premier graphique représente la production littéraire féminine exprimée en titres par année entre 1900 et 1959 au Québec (Boisclair, 2004 : 82) :

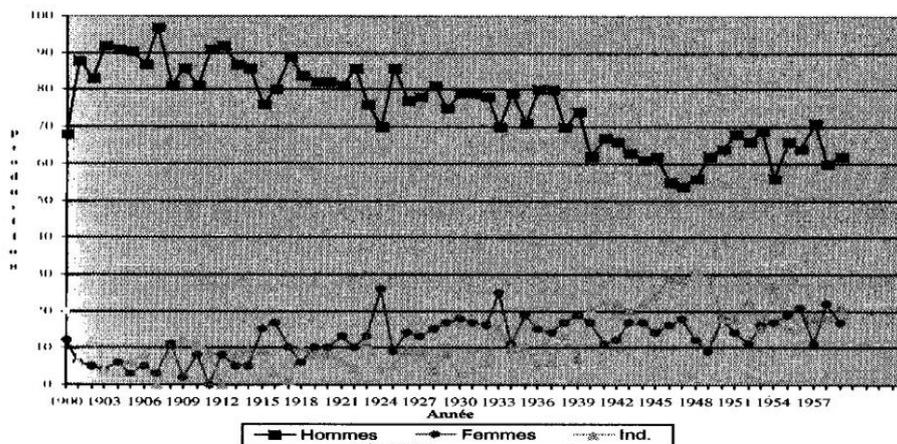


Ces données proviennent des recherches du GRELQ et se basent sur les tomes II et III du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Isabelle Boisclair nous avertit qu'elles sont à considérer de manière indicative car elles ne prennent pas en compte les productions d'auteurs anonymes ni certaines co-écritures. De plus, quelques prénoms d'écrivains laissent

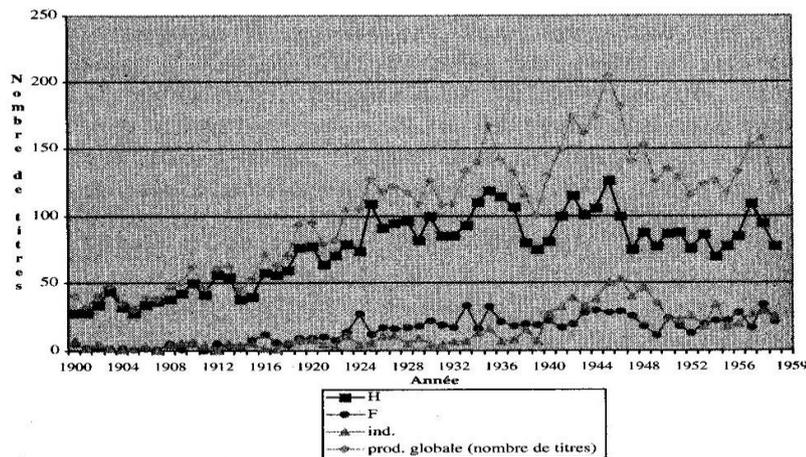
planer une indétermination sur le sexe. Elle interprète de la manière suivante la production littéraire des femmes schématisée sur le graphique : une période de balbutiement de 1900 à la Première Guerre mondiale suivie d'une augmentation constante jusqu'aux années trente, puis une stabilisation entre 1931 et 1942 de nouveau suivie par une phase d'emballement entre 1943 et 1947 (qui correspond à l'affirmation et l'inscription des femmes dans le champ jusqu'à l'obtention du droit de vote mais également à leur participation à la vie active durant la Seconde Guerre mondiale) ; viennent enfin des fluctuations dans les années d'après-guerre lorsqu'on essaie de faire revenir les femmes à leur foyer mais que ces dernières hésitent à y retourner à temps plein (Boisclair, 2004 : 81-82). Il est clair qu'on assiste à une augmentation de la production d'ouvrages littéraires féminins. Néanmoins, il est important de mettre celle-ci en vis-à-vis de l'édition de textes masculins afin de se faire une idée de ce qui se déroule dans le champ littéraire.

Les deux graphes qui suivent rendent visible cette mise en rapport de la production littéraire selon le genre sexuel de l'auteur (Boisclair, 2004 : 104-105) :

- le premier représente en pourcentage les proportions dans la production globale entre 1900 et 1959 :



- le second reproduit le nombre de titres par année (toujours dans l'intervalle temporel 1900-1959) :



On distingue aisément que le nombre de femmes éditées est nettement inférieur à celui des hommes. Il faut bien entendu considérer que le système éducatif n'a pas encore évolué en faveur de la formation des jeunes filles et, par conséquent, qu'il y a bien moins de femmes auteures que d'hommes.

Un autre facteur à ne pas négliger est l'élan de modernisation qui secoue la société lors de la Révolution tranquille. Dans l'effervescence des années soixante, le champ littéraire au Québec subit une évolution rapide. De plus, l'augmentation du lectorat issu du baby-boom stimule l'essor de la littérature qui connaît une croissance quantitative importante de la production imprimée (Biron *et alii*, 2007 : 361-365). On peut supposer que, pris d'une envie de modernité et d'une volonté de rompre avec le conservatisme des années quarante, les éditeurs ont été tentés de publier des ouvrages écrits par des femmes, rompant ainsi avec la tradition établie jusqu'alors qui voulait que l'homme incarne l'intellect et donc soit prédisposé à la littérature sur laquelle il avait la mainmise.

### *C. Les prises de conscience féministes et leurs conséquences au niveau de la circulation de l'imprimé et de la diffusion des idées*

Dans les années soixante-dix, à l'époque de la seconde vague féministe qui milite pour l'avancée de la condition des femmes en opposition au patriarcat, il apparaît de manière évidente qu'il est encore difficile pour les femmes de faire circuler leurs textes, de les faire éditer et, par ce biais, de diffuser leurs idées. La circulation de l'écriture au féminin deviendra dès lors une des préoccupations du mouvement de libération des femmes car la phase radicale utilise l'écriture comme moyen de propagation des idées et également comme outil de structuration de la cause grâce à la production de textes théoriques essentiels.

Des écrivaines féministes exploreront, questionneront et essayeront d'identifier le fonctionnement du système patriarcal. Les féministes s'approprièrent l'espace littéraire en établissant un réseau parallèle au circuit officiel du livre afin d'assurer la diffusion de leurs idées et la circulation des textes. Notons que cela ne se limite pas uniquement aux écrits issus d'auteurs féministes mais bien à l'ensemble des écritures au féminin, qu'elles soient rattachées au féminisme ou non, et que leurs productions soient théoriques ou littéraires. Des instances féministes se créent en vue de s'affranchir du système patriarcal, ce qui, du même coup, facilite et augmente la circulation des écrits de toutes les femmes. Vont ainsi s'instituer dans le champ littéraire québécois :

- des librairies féministes
- des maisons d'édition féministes
- des collections féministes ou de femmes au sein des maisons d'édition non spécialisées
- des foires du livre féministe
- le développement d'une presse féministe

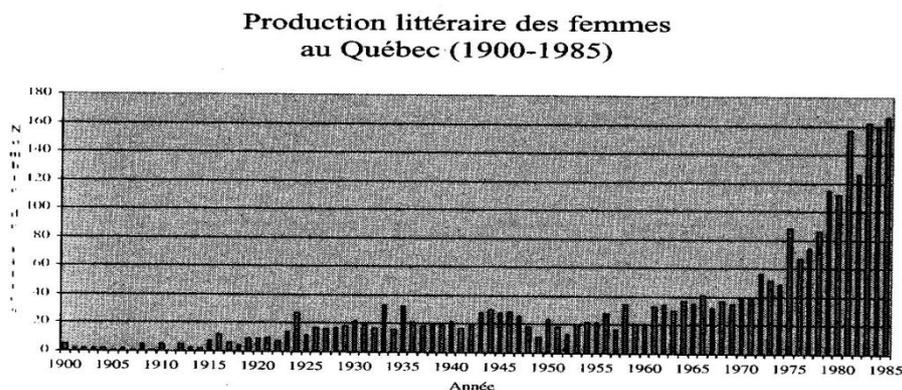
Néanmoins, la venue à l'écriture des femmes n'est pas une conséquence féministe. De tout temps, même si elles étaient peu nombreuses et étaient difficilement publiées, des femmes ont écrit. Les réformes de l'enseignement au Québec et notamment la gratuité de l'accès scolaire favoriseront l'éducation et, par conséquent, la formation des futures femmes de lettres.

Mais il est vrai que dans les années soixante-dix, lorsque le féminisme s'oppose au système patriarcal et lutte contre les inégalités homme/femme, l'écriture sera un des vecteurs utilisés et les militantes de l'époque prendront conscience qu'il est toujours aussi difficile pour une femme de publier ses textes. Dès lors se mettent en place diverses instances féministes telles que librairies, maisons d'édition, collections, foires et presse en parallèle au réseau habituel. Il y a une volonté de détachement par rapport à l'« establishment » associé aux valeurs masculines et un désir d'inscription en marge de l'institution tout en s'appuyant sur les modèles existants (Boisclair, 2004 : 164).

Certains organes vont par la suite complètement disparaître tandis que d'autres existent encore de nos jours et assurent toujours un rôle important au niveau du champ littéraire québécois. On peut citer à titre d'exemple les Editions du Remue-ménage, maisons d'édition spécifiquement féministe qui lance sa première publication en 1976 et édite encore des ouvrages de nos jours. On peut également noter le cas plus particulier des Editions de la Pleine lune (première maison d'édition féministe québécoise créée en 1975) qui va délaisser progressivement (et ce, dès 1981) la spécificité féministe pour se généraliser et dont le rôle premier ne sera plus spécialement de favoriser la diffusion des livres écrits par des femmes. Les fermetures des divers organes féministes sont souvent liées à des problèmes de rentabilité (à cause de leur spécificité, le public concerné est relativement restreint). Car, même s'il s'agit d'un circuit de production et de diffusion parallèle au réseau habituel, il n'en demeure pas moins qu'il est soumis à l'économie officielle. Remarquons aussi que le phénomène

inverse est aussi parfois facteur de dissolution : les organes féministes servent de passerelles d'intégration vers les canaux traditionnels, dès lors ils sont récupérés par l'institution, victimes de leur succès.

Le féminisme a selon nous permis de créer un espace dans le champ littéraire québécois pour la femme et pour la circulation des textes au féminin, ce qui permettra simultanément de diffuser les idées contenues par ceux-ci. En témoigne la très grande augmentation des publications féminines (qu'elles soient féministes ou non). Nous pouvons à l'aide du graphique montrer l'augmentation quantitative considérable suite au féminisme de la seconde vague (Boisclair, 2004 : 337) :



A l'heure actuelle, nous pensons que le genre de l'écrivain ne semble plus être un élément déterminant dans le choix d'une publication. Il nous paraît également que, de nos jours, les textes féminins circulent autant que ceux des hommes. Toutefois, il faudrait s'en assurer par des études statistiques sur la production littéraire contemporaine, ce qui pourrait être le sujet d'une prochaine étude. Pour ce qui est des autres métiers du monde de l'édition au Québec, les femmes sont relativement bien intégrées dans le champ, sauf pour ce qui est des postes de direction où elles demeurent moins nombreuses.

#### *D. L'importance de la plurivocalité*

Il est important de noter qu'il n'est pas question dans ces écrits de plurilinguisme (ou polylinguisme) mais bien de plurivocalité. Si l'on reprend la définition que Mikhaïl Bakhtine

livre dans son *Esthétique et théorie du roman*, le polylinguisme est « le discours d'autrui dans le langage d'autrui » (Bakhtine, 2006 : 144). Or, ce dont il est question ici, ce sont des voix différentes qui s'expriment dans un même langage. Dans la préface de *Cyprine : Essai-collage pour être une femme* de Denise Boucher, l'interaction de ces voix est si forte que Madeleine Gagnon les dépeint comme interchangeables : « Nous allons le leur dire quelle ressemblance nous habite... comment nos écritures deviennent collectives. [...] Nous disons à toutes ces paroles : moi aussi, moi aussi, j'aurais pu l'écrire ; je l'écrirai à ta place ; tu l'écriras à la mienne » (Boucher, 1978 : 9-10). Les écrits féministes vont développer cette plurivocalité à laquelle les auteures accordent une toute grande importance.

La cause majeure pouvant expliquer l'intérêt porté à la notion de plurivocalité au sein des textes féminins est la dynamique freudienne qui engendre un rapport conflictuel entre les femmes généré par la société patriarcale et notamment par l'œil du père. En effet, celui-ci occupe le rôle de catalyseur de conflits rendant de par leur condition, mère et fille en opposition. La fille, voyant la passivité de celle qui l'a mise au monde, rejette ce modèle.

Mary Pipher analyse ce phénomène :

On encourage les filles à se séparer de leur mère et à dévaloriser leur relation avec elle. Elles sont censées respecter leur mère, mais ne pas devenir comme elle. Dans notre culture, le fait d'aimer sa mère est associé à la dépendance, à la passivité et à la régression, alors que la rejeter implique individuation, activité et indépendance. La distanciation d'avec la mère est considérée comme une étape essentielle dans le développement vers l'âge adulte (Pipher, 1994 : 103).

Parmi les prises de conscience féministe des années soixante-dix, l'importance du lien de sororité à (re)tisser sera capitale. Les auteures accorderont une attention toute particulière à la communication des femmes entre elles. Il est alors question, comme le souligne Luce Irigaray, « ... établir avec nos mères un rapport de réciprocité de femme à femme, où elles pourraient éventuellement se sentir nos filles » (Irigaray, 1981 : 86).

La plurivocalité dans les textes a donné lieu à un travail stylistique qui débouche sur le retour de plusieurs techniques. Tout d'abord, l'intertextualité fut un procédé essentiel dans

ces textes. Elle vise à une inter-discursivité qui, outre le fait qu'elle crée un espace de dialogue, sert également à unir les sujets féminins. En accord avec Patricia Smart, nous pensons que ces textes produits par des écrivaines féministes perdent leur sens s'ils sont amputés de leur contexte et de l'intertexte qui les composent (Smart, 1988 : 297). De plus, les femmes eurent également recours aux écritures collectives. A titre d'exemple, nous pouvons citer le texte *La venue à l'écriture* qui est l'œuvre d'Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc. Ainsi, autour de problématiques féminines, les auteurs discutent, échangent et mettent en commun leurs écritures. Ce réseau de voix qui s'interpellent et interagissent témoigne d'un effet de la plurivocalité : la consolidation de cette collectivité féminine qui est enfin parvenue à se réunir. C'est donc maintenant sous l'œil de leurs semblables et non plus sous celui du père que les femmes vont désormais s'écrire, se décrire, s'interpréter afin de se reconnaître et apprendre à s'aimer.

#### *E. Les livres dans tous leurs états... objets métaphorisés*

Sous la plume des écrivaines, et en intégrant les problématiques et enjeux liés à la position des femmes dans une société patriarcale, le livre va se décliner sous diverses variations. En effet, ayant introduit la dimension de plurivocalité, on constate que le livre prendra différentes formes notamment causées par les revendications pour les droits féminins dont celui du droit de parole.

#### Le livre porte-voix : l'exemple de Marie-Célie Agnant

On note cette volonté de donner la parole ou de se placer en tant que porte-parole pour les voix de femmes inaudibles. En témoigne une écrivaine telle que Marie-Célie Agnant qui se définit elle-même comme écrivain-témoin (Mata Barreiro, 2001 : 374). Elle affirme, dans un entretien qu'elle nous a consacré, désirer inscrire les femmes principalement par leur histoire, ayant toujours revendiqué le besoin pour les femmes d'écrire elles-mêmes leur histoire. Ne s'étant jamais sentie satisfaite de la manière dont les femmes étaient peintes sous

la plume des hommes (où elles étaient la plupart du temps objets, et surtout objets sexuels, jamais sujets), elle avoue désirer écrire des livres où les femmes sont vraiment sujets.<sup>1</sup>

*La Dot de Sara*, qui traite des différentes générations de femmes au sein d'une même famille, est un ouvrage très significatif à cet égard. Le livre est issu d'un projet de recherche sur le thème « Personnes âgées : familles et habitats », subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada. De cette initiative naissent un rapport documentaire et le livre de Marie-Célie Agnant comme pendant littéraire.

#### Le livre-testament : une filiation des femmes entre elles

Isabelle Boisclair dans son article « "A ma petite-fille" Quand les grands-mères accèdent à l'écriture publique : Lise Payette, Lise Gauvin et Pauline Julien », montre que des ouvrages seront dédiés à leurs descendantes, ce qui s'avère être une manière d'inscrire le « désir d'établir une filiation matrilinéaire et [qui] désigne la dédicataire comme dépositaire des valeurs féministes et gardienne de la mémoire des femmes » (Boisclair, 2002 : 172).

Si l'on retient l'exemple de la critique littéraire Lise Gauvin, mis en évidence dans ce même article, Isabelle Boisclair signale que la dédicace est visible et ce, dès le titre de son ouvrage *A une enfant d'un autre siècle* mais également fréquemment rappelée (sur la page de garde, la quatrième de couverture ainsi que dans le corps du texte) (Boisclair, 2002 : 178). Mais cette filiation n'est pas innocente, remarque Isabelle Boisclair, elle a une volonté de transmission, elle participe à un legs, à une continuité entre les générations de femmes. Elle attribue aux plus jeunes le rôle de gardiennes de la parole féminine afin que, par la suite, elles puissent éventuellement la transmettre à leur tour. Assurer la passation de parole est peut-être un moyen d'en assurer la légitimité.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Marie-Célie Agnant du 16 mars 2008 (non publié).

De manière significative, on retrouve dans le texte *Lueur roman archéologique* de Madeleine Gagnon le personnage de la grand-mère qui confie à sa petite-fille la tâche d'écrire :

C'est toi qui écriras mon véritable testament, ces paroles de moi si vieille, les dernières [...] Mais je comprends tu dois écrire, m'écrire, me prendre dans tes mots, je n'ai aucune crainte de ce qu'ils diront [...] Patiente, tu ramasseras les feuilles qui restent et tu poursuivras mon désir de ne rien perdre du reste de ce que j'ai vécu (Gagnon, 1979 : 95, 96 et 99).

### Le livre - journal intime

L'un des exemples les plus significatifs est le *Journal intime* de Nicole Brossard, fruit d'une commande de Radio-Canada qui donna lieu à une publication. Dès l'origine, celui-ci perd donc son caractère personnel et le revendique comme en témoigne l'extrait suivant : « Qu'y a-t-il de si intime dans un journal qui ne saurait être partagé, entamé par la lecture de quelqu'un d'autre ? » (Brossard, 1984 : 17). Le texte s'offre donc, comme d'autres types de livres, en lecture aux autres. Cependant, Julie Leblanc analyse les modes de pronominalisations du Journal, considérant l'emploi de la première personne du singulier comme relationnel et se définissant partiellement en fonction du rapport aux autres (représenté par le « nous ») (Leblanc, 2002 : 121).

Tous ces livres, par les entrelacements des voix qu'ils ont formés ainsi que les multiples rencontres qu'ils ont suscitées, sont loin d'avoir été une aventure solitaire. Au contraire, ils ont constitué bien avant l'heure une forme de réseau social.

## Bibliographie

*Dictionnaire de l'Académie française*, neuvième édition disponible sur Internet à l'adresse : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/generic/cherche.exe?15;s=3676578015> Consultation le 21 avril 2009.

AGNANT, Marie-Célie (1995). *La Dot de Sara*. Montréal : Editions du Remue-ménage.

BAKHTINE, Mikhaïl (2006). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.

BIRON, Michel, DUMONT, François, et NARDOUT-LAFARGE, Elisabeth (2007). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Les Editions du Boréal : 689 p.

BOISCLAIR, Isabelle (2004). *Ouvrir la voie/x – Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*. Québec : Editions Nota Bene.

--- (2002). « "A ma petite-fille" Quand les grands-mères accèdent à l'écriture publique : Lise Payette, Lise Gauvin et Pauline Julien », in Linda CARDINAL et Lucie HOTTE (dir.). *La parole mémorielle des femmes*. Montréal : Editions du Remue-ménage.

BOUCHER, Denise (1978). *Cyprine : Essai-collage pour être une femme*, préface de GAGNON Madeleine. Montréal : Editions de l'Aurore.

BOURDIEU, Pierre (1998). *La domination masculine*. Paris : Editions du Seuil, coll. « Essai ».

BROSSARD, Nicole (1984). *Journal intime ou Voilà donc un manuscrit*. Montréal : Les Herbes Rouges.

« Entretien avec Marie-Célie Agnant du 16 mars 2008 » dans BUREAU, Aurélie (2009). *Impact du féminisme sur le champ littéraire québécois durant le postmodernisme*, mémoire non publié, 156 p.

ERGAS, Yasmine (2002). « Le sujet femme – Le féminisme des années 1960-1980 », dans Françoise THEBAUD (dir.). *Histoire des femmes en Occident*. Paris : Editions Plon, 2002. Vol. 5 : 667-694.

FREDERIC, Madeleine (2005). *Polyptyque québécois-Découvrir le roman contemporain (1945-2001)*. Bruxelles : P.I. E.-Peter Lang.

GAGNON, Madeleine (1979). *Lueur roman archéologique*. Montréal : VLB Editeur.

GERSON, Carole (2004). « Les femmes et la culture de l'imprimé », in Patricia FLEMING, Gilles GALLICHAN et LAMONDE Yvan (dir.). *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2004. Vol. I : 376-383.

IRIGARAY, Luce (1981). *Le corps-à-corps avec la mère*. Montréal : Editions de la Pleine lune.

LEBLANC, Julie (2002). « Écriture et réécriture au féminin : les journaux intimes de Nicole Brossard », in Linda CARDINAL et Lucie Hotte (dir.). *La parole mémorielle des femmes*. Montréal, Editions du Remue-ménage.

MATA BARREIRO, Carmen (2001). « Le moi femme/Le nous histoire : voix et vies dans l'œuvre de Marie-Célie Agnant ». *Revue des lettres et de traduction*, oct. 2001 : 361-374.

MENSAH, Maria Nengeh (dir.) (2005). *Dialogues sur la troisième vague féministe*. Québec : Editions du Remue-ménage.

PARENT, Alphonse (Mgr) (1965). *Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec*. Montréal : Fides.

PIPHER, Mary (1994). *Reviving Ophelia : Saving the Selves of Adolescent Girls*. New York : Ballantine books, 1994. Traduit par DI CECCO Daniela dans *Entre femmes et jeunes filles – Le roman pour adolescentes en France et au Québec*. Montréal : Editions du Remue-ménage, 2000.

SAINT-MARTIN, Lori (1992). « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec ». *Voix et Images*, XVIII. 1 (52) (automne 1992) : 78-88.

SMART, Patricia (1988) *Ecrire dans la maison du père – L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*. Montréal : Québec/Amérique.

Aurélie Bureau est titulaire d'une maîtrise en Langues et Littératures françaises et romanes à orientation monde du livre et de l'édition effectuée à l'Université Libre de Bruxelles. Elle s'intéresse plus particulièrement aux problématiques liées à l'écriture au féminin au Québec. Cette thématique s'inscrit dans la prolongation de son mémoire de maîtrise centré sur l'impact du féminisme sur le champ littéraire québécois durant le postmodernisme.